



Espace analytique de Belgique
Association pour la formation et la recherche psychanalytique

LE TEMPS CIRCULAIRE ¹

SEMINAIRE DES MEMBRES – JANVIER 2015

Marc Dubois

Introduction générale

La térébrante question du temps me taraude depuis un moment – et j’ai décidé cette année de m’y atteler un peu plus sérieusement... Saint Augustin disait : « *Qu’est-ce que le temps ? Quand personne ne me pose la question, je le sais ; mais si quelqu’un me la pose et que je veuille y répondre, je ne le sais plus.* »² C’est en effet une question assez énigmatique qui a traversé l’histoire – et continue encore de passionner pas mal de monde, parmi lesquels les physiciens ou les mathématiciens ! La question est venue à moi à partir de celle de la répétition, et de la manière dont Lacan la reprend à sa façon dans le séminaire sur l’identification, en traçant la *ligne du temps* sur un tore signifiant les tours de la répétition ; cette façon de ne jamais revenir tout à fait au même point n’est pas sans rappeler Héraclite et son énoncé vertigineux « *on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve* »... Cet énoncé est lui-même repris régulièrement par Borges, sous différentes formes, qui en fait un motif répétitif de la manière dont la répétition, précisément, est proprement impossible ! J’aurais pu partir de là, mais ça m’a paru trop compliqué (en si peu de temps) pour le ramener à des préoccupations directement *cliniques*.

Je repartirai donc d’une question de base, qui ne me paraît pourtant pas *évidente* : **à quel temps avons-nous affaire en psychanalyse**, puisqu’il semble que les avancées de Freud puis de Lacan viennent justement bous-

¹ Intervention de Marc Dubois, psychanalyste, psychologue, analyste praticien à l’EaB.

² *Confessions*, XI, 14.

culer les prétendues *évidences* ? Je voudrais tout de même faire remarquer que la question du temps (et les problèmes qu'il pose) n'est pas propre à la psychanalyse, mais elle produit dans les cures des effets particuliers. Je rejoins ici Éric Porge quand il dit que nous sommes obligés, comme analystes, *d'inventer les coordonnées temporelles et spatiales qui tiennent compte de la spécificité de [l']objet de la psychanalyse*³ - c'est-à-dire l'inconscient. C'est ce que nous appelons le cadre, bien trop à l'étroit dans les coordonnées cartésiennes ou euclidiennes habituelles... J'aimerais donc arpenter ces notions pour tenter de cerner leur importance dans la cure (dans la séance) et, surtout, comment la question du temps concerne directement la place de l'interprétation.

Je pense que la démarche de mettre en cause la nature du temps est légitime. Il semble que, fondamentalement, les notions qui paraissent les plus évidentes, absolues, ne doivent pas échapper à une analyse critique. Les notions d'espace et le temps sont de cette nature. Borges, que j'aime citer dans ce champ vertigineux du temps, nous dit d'ailleurs que le temps est essentiel, parce que le temps, c'est la succession ; d'une manière intuitive, il ajoute que nous pouvons mentalement faire abstraction de l'espace, mais pas du temps.⁴ D'un point de vue classique, le temps et l'espace sont des concepts préalables à toute expérience du monde, même s'ils restent énigmatiques. Ni l'espace ni le temps ne semblent questionnables ; comme on dit en physique, ils ne sont pas *expérimentables*.⁵ (...) Newton écrit d'ailleurs : « *L'ordre des parties de l'espace est aussi immuable que celui des parties du temps... Tout est dans le temps quant à l'ordre de la succession ; tout est dans l'espace quant à l'ordre de la situation. C'est là ce qui détermine leur essence.* »⁶ C'est Albert Einstein qui va venir secouer ce *bel ordonnancement* des choses, mais en fondant sa réflexion physique, éthique et philosophique sur les travaux (entre autres) d'Henri Poincaré. Dès 1902, ce dernier avance que : « *1° Il n'y a pas d'espace absolu et nous ne concevons que des mouvements relatifs ; cependant, on énonce le plus souvent les faits mécaniques comme s'il y avait un espace absolu auquel on pourrait les rapporter ; 2° Il n'y a pas de temps absolu ; dire que deux durées sont égales, c'est une assertion qui n'a par elle-même aucun sens et qui n'en peut acquérir un que par convention ; [etc.]* »⁷

³ Porge E., *Lettres du symptôme*, Erès, Toulouse, 2012, p.107

⁴ Le temps, in *Œuvres complètes II*, Gallimard, Paris, 1999, p. 771.

⁵ Eisenstaedt, J., *Einstein et la relativité générale*, Paris, CNRS, 2003, p. 56.

⁶ Newton, I., 1756, cité par Jean Eisenstaedt, *op. cit.*

⁷ Eisenstaedt, J., *op.cit.*, p.61.

Ce bref rappel pour souligner qu'il ne me paraît pas fortuit que ce soit à la même époque que Freud ait remis en question la notion admise comme absolue elle aussi de la conscience – essentielle, on le verra [on le sait ?] – à la notion même du temps. Puisqu'il faut mesurer, et qu'il y faut une horloge, si je puis dire [ce sera essentiel dans la démonstration d'Einstein sur la relativité !], la conscience est liée au temps et est bien solidaire de son existence. Freud, dans le *manuscrit M*⁸, disait déjà « *les corrections temporelles semblent justement dépendre du système de conscience.* »⁹

Pour la petite histoire de la relativité restreinte et du temps, cela débouche sur le fameux paradoxe des jumeaux de Langevin qui, voyageant séparément dans l'espace de la relativité restreinte, vieillissent différemment. D'une certaine manière, je trouve que la relativisation du temps par Freud et *l'atopie* de son inconscient ne sont pas plus subversifs (mais pas moins), et peuvent *effectivement* être pris au sérieux. Ce qui est passionnant avec la théorie de la relativité, c'est qu'elle bat en brèche l'idée d'un temps uniforme, unique et absolu. « *À sa place, chaque observateur aurait sa propre mesure du temps enregistrée par une horloge qu'il emmènerait avec lui : les horloges emmenées par différents observateurs ne seraient pas nécessairement d'accord. Donc, le temps devint un concept plus personnel, relatif à l'observateur qui le mesurait.* »¹⁰

Les questions concernant la relativité du temps, et en particulier avec ce que Freud avance avec la notion d'inconscient ont sans aucun doute bouleversé la pensée. Or, ces questions sont les nôtres **à chaque séance**, de quelque côté qu'on se trouve du divan, parce que l'inconscient ne va pas de soi et que, si nous ouvrons un espace-temps pour pouvoir en faire quelque chose, ce n'est pas plus simple que d'expliquer *pourquoi* les corps « tombent » ou pourquoi l'univers est ce qu'il est, et où il va ? Tout cela met en cause la *nature du temps* – et ce que nous faisons y participe, ne fût-ce que parce que nous avançons avec les concepts freudiens comme celui qui met l'inconscient *hors du temps*. C'est pour ça que je vous propose d'explorer un peu la notion d'*après-coup* telle qu'elle est introduite par Freud (ou encore ce que Lacan dit du temps du sujet, à savoir qu'il fait son apparition au *futur antérieur*). Ces questions, qui sont les nôtres à chaque séance, sont aussi complexes et difficiles à manier que de se dire que ce que nous observons dans le ciel – les étoiles, le cosmos – est déjà révolu quand nous l'observons. Ça a un goût d'*après-coup* ça et c'est pour ça que je suis allé regarder un peu de ce côté... pour voir comment, puisqu'on y parle de lumière, ça pouvait un peu éclairer notre lanterne. Et ma foi... je n'ai pas été déçu.

⁸ Joint à la lettre du 25 mai 1897.

⁹ Freud, S., *Lettres à Wilhelm Fliess*, Paris, Presses Universitaires de France, 2006, p. 313.

¹⁰ Hawking, S. *Une brève histoire du temps*, Paris, Flammarion, 1989, p. 185.

Par rapport à la notion de temps, la question de l'origine du sujet est ainsi semblable à celle de l'origine de l'univers – à savoir qu'on ne sait pas exactement d'où ça peut provenir. La question de savoir à partir de quand (et jusques à quand ?) il y a sujet sujet fait ainsi écho au problème de l'origine de l'univers – avec tout de même plus de matériau pour nous, même si la question n'est pas vraiment tranchée... Ainsi, si on suit les avancées de la physique, on peut donc dire que la théorie de la relativité d'Einstein suggère que l'univers doit avoir un commencement – et peut-être une fin ; et cela pas uniquement pour des raisons philosophiques ! Similairement, la psychanalyse pose les questions de l'origine et de la fin du sujet, en tant que marqué par le symbolique. On connaît les méandres du concept de *transgénération* par exemple, qui transcende celle de structure et de temps.

Ce petit survol, pour incomplet qu'il soit, m'a paru intéressant pour notre pratique, pour distinguer, en quelque sorte, radicalement, entre certaines orientations *psychologiques* et l'éthique psychanalytique, où il s'agit de reconstruire ce qu'il en est de la *vérité* du temps subjectif plutôt que de *réalité* historique. Nous savons que Freud s'était embarqué avec ça dans des enchevêtrements extrêmement tortueux. Je voudrais donc être clair : il ne s'agit pas dans les séances d'une psychanalyse de reconstruction historique mais de l'archéologie d'une histoire singulière ; en d'autres termes, ce à quoi nous avons affaire, ce sont des **traces** qui rappellent et sont rattachées à une histoire.¹¹ Imaginons qu'un analysant nous mente systématiquement ; cela voudrait-il dire que l'analyse serait impossible ? Rien ne me paraît moins faux... Ceci introduira un petit parcours avec cette notion de *vérité*, à partir du premier cas reconstruit par Freud, dans l'*Entwurf*... à partir duquel j'essaierai d'ébaucher des questions du maniement du temps dans la technique.

Le cas Emma

Au départ (dans les *Études sur l'hystérie*), la conception freudienne du temps et de l'élaboration du symptôme était *chronologique*. Nous sommes là dans une perspective de *démonstration* psychologique dans la veine de ce qu'on peut appeler des *thèses banalisantes*¹² qui assimilent l'inconscient à une mémoire qui, quoique toujours présente est essentiellement bien or-

¹¹ Pour la distinction entre histoire et archéologie, lire l'excellent *Le sombre abîme du temps*, de Laurent Olivier (Le Seuil, Paris, 2008), où on peut lire, notamment : « Alors que l'histoire, aux origines, a pour ambition de dire objectivement ce qui s'est passé, l'archéologie a pour objet de montrer concrètement **de quoi** était fait le passé. Ou, pour le dire autrement : si l'histoire traite des événements, l'archéologie s'occupe de la mémoire. Ces deux perspectives sont tout à fait différentes, bien qu'elles portent l'une et l'autre sur un même sujet, à savoir le passé. » (p.41)

¹² Cf. Annette Laget, *Freud et le temps*, Presses Universitaires de Lyon, p. 13 et p. 91, (par exemple).

donnée dans un sens chronologique. On peut d'ailleurs constater que ces thèses continuent d'avoir cours dans certains abords *psychologiques* des psychothérapies, Freud disait à l'époque¹³ :

« On aurait dit que l'on dépouillait des archives tenues bien en ordre. L'analyse de ma patiente Emmy v.N. comporte de semblables fascicules de souvenirs, même si la présentation en est moins complète : mais dans toute analyse, ils constituent un fait absolument général, surviennent chaque fois dans un ordre chronologique qui est aussi infaillible que la succession des jours ou des noms de mois chez un être humain mentalement normal (...) Le groupement de souvenirs de même sorte en une pluralité linéairement stratifiée (...) je l'ai désigné comme formation d'un thème. Ces thèmes à leur tour montrent une deuxième sorte d'ordonnement ; ils sont (...) concentriquement stratifiés autour du noyau pathogène.

Très vite cependant – et c'est ce que je vais essayer de développer – cette thèse ne va plus convenir à Freud qui va tenter de rendre compte, comme le souligne André Green, que le temps avec lequel nous avons à faire en cure est « un temps qui n'a plus guère à voir avec l'idée d'une succession ordonnée selon la tripartition passé-présent-futur. »¹⁴ Tout en effet, dans le rêve (par exemple) comme dans la séance, est d'un pur présent. Tout ce qui est dit ou rapporté dans la séance, dans le récit d'un événement ou d'un rêve, relève de l'ordre d'un discours qui obéit à une mise en forme spécifique correspondant autant à la structure du langage (l'inconscient est structuré comme un langage) qu'à la parole de l'émetteur...¹⁵ Que le texte du récit soit « valise » et qu'il croise *plusieurs* temps n'est que l'illusion d'une réalité historique *une*... Le récit a plus à voir avec l'archéologie qu'avec l'histoire, au sens que j'ai dit plus haut de la mise au jour de traces ! Si le temps y paraît *éclaté*, le travail (du sujet) est d'en retrouver une cohérence – que je qualifierais de symptomatique. En vérité, souligne Green, Freud ne s'est guère occupé d'autre chose que du temps, tout au long de son œuvre.¹⁶

Prenons maintenant le cas d'Emma dans sa substance pour montrer le bouleversement que Freud fait faire à la chronologie¹⁷ :

Emma est une jeune femme qui se plaint de ne pouvoir *se rendre seule dans un magasin [une boutique]*. Pour justifier ça, elle évoque *un souvenir remontant à sa douzième année (peu après la puberté)*. Elle a vu deux commis (et

¹³ *Études sur l'hystérie, in Œuvres complètes II, p. 315.*

¹⁴ *Le temps éclaté*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2000, p. 11.

¹⁵ Selon l'équation « construction de message = construction de langue + construction de discours »

¹⁶ *Ibidem*, p. 21.

¹⁷ L'ensemble du « cas Emma » est tiré du sous chapitre « Le proton pseudos hystérique », in *Projet d'une psychologie, in Sigmund Freud, Lettres à Wilhelm Fließ*, op.cit., pp. 656-660.

se souvient de l'un d'eux comme lui ayant plu sexuellement) qui se sont moqués d'elle à cause de ses vêtements (robe). Elle a fait une crise d'angoisse, a été prise d'un affect d'effroi et a pris la fuite. Les souvenirs éveillés, dit Freud, n'expliquent ni la contrainte ni la détermination du symptôme. Freud, pas satisfait, se met donc en devoir d'explorer – et finit par tomber sur un récit *que rien ne vient avérer* (dit-il !) – J'insiste sur cette précaution de Freud, parce que, pas plus tard que la semaine passée, on m'a demandé si je pensais que c'était la petite Emma qui avait *provoqué* l'épicière ! Ce n'est pas du tout nécessaire comme construction, nous le verrons. – Âgée de huit ans, elle est allée deux fois dans une épicerie s'acheter, seule, des friandises. *Le patron lui agrippa les organes génitaux à travers ses vêtements. Malgré cette première expérience, elle s'y rendit une seconde fois. (...) Elle se fait alors des reproches pour y être allée une seconde fois, comme si elle avait voulu par là provoquer l'attentat.*

Ça, c'est *l'histoire*, de laquelle Freud tire différents enseignements : tout d'abord, que le lien entre les deux scènes est un lien *signifiant* : il y a un reste, une *trace* qui était restée inscrite (le rire) et rattachée à un élément *réel* (le vêtement) ; la trace est, je dirais, le *représentant*, lié à un reste réel. Ce qu'on voit dans cet exemple, c'est que Freud bouleverse le bel ordonnancement chronologique pour souligner les « particularités de l'*après-coup* (...) en jeu dans le refoulement, au centre de la découverte. »¹⁸ Ainsi, il insiste et ponctue cette section de cette manière – et c'est ce qui m'intéresse pour mon propos¹⁹ :

*Cette déliaison [excitation sexuelle] est rattachée au souvenir de l'attentat, mais le plus remarquable est qu'elle n'ait pas été rattachée à l'attentat lorsqu'il a été vécu. Nous avons ici le cas où un souvenir éveille un affect qu'il n'avait pas éveillé en tant qu'expérience vécue (...) Partout il se trouve qu'un souvenir est refoulé qui n'est devenu un trauma qu'**après coup**.*

Qu'il incrimine la maturité sexuelle tardive de l'adolescence ne change rien à ce que la logique temporelle est dès lors bouleversée, puisque c'est le deuxième temps qui éclaire le premier – dans la synchronie signifiante de la séance. Il ne s'agit plus de retrouver une chronologie perdue, mais de reconstruire une logique qui fait exister le désir d'Emma dès la première scène ! Il y a quelque chose qui intervient dans la rétroaction, *après-coup* (*nachträglich* ?) – Mais ce qu'il faut entendre, c'est qu'il y a rétroaction d'un signifiant sur un autre – comme sur le graphe – il y a donc déplacement (ce qui est une des traductions de *Verdrängung* – avec refoulement) d'un signi-

¹⁸ Laget, *op.cit.* p.13.

¹⁹ *Lettres à Wilhelm Fließ, op.cit.*, p. 660.

fiant sur un autre. C'est ce que Freud s'emploie à nous démontrer avec les liaisons aux traces mnésiques (rires et vêtements).

On voit donc que la scène de l'épicerie, antérieure, était *oubliée* (sortie du souvenir), **même lors de sa réactivation lors de la scène des commis**. Par contre, lors de l'analyse, dans les associations, elle est retrouvée et ne découvre qu'*après coup*, son sens qui se révèle sexuel – à savoir, l'excitation sexuelle d'Emma. Ici de manière particulièrement claire apparaît que, *en psychanalyse, le refoulement n'est pas le refoulement d'une chose, c'est le refoulement d'une vérité*. Et ici, en l'occasion, c'est la vérité du désir d'Emma qui se trouve visée ! Or, poursuit Lacan²⁰,

Qu'est-ce qui se passe lorsqu'on veut refouler une vérité ? Toute l'histoire de la tyrannie est là pour vous donner la réponse : elle s'exprime ailleurs, dans un autre registre, en langage chiffré, clandestin.

Eh bien ! c'est exactement ce qui se produit avec la conscience : la vérité, refoulée, va persister mais transposée dans un autre langage, le langage névrotique.

À ceci près qu'on n'est plus capable de dire à ce moment-là quel est le sujet qui parle, mais que « ça » parle, que « ça » continue à parler ; et ce qui se passe est déchiffrable entièrement à la façon dont est déchiffrable, c'est-à-dire non sans difficulté, une écriture perdue.

Je dirais que l'excitation sexuelle telle qu'elle est remémorée est portée, dans la scène de l'épicerie, par l'épicier – et d'une manière violente – et elle ne peut pas ne pas avoir, dès cette époque, été interprétée comme ça... En d'autres termes, maturation sexuelle ou pas, il y a peu de chance pour qu'une *main au panier* de cet ordre portée à une jeune fille de huit ans ne laisse pas deviner son caractère sexuel. Mais la point le plus important, c'est que ça ne fera *trauma* qu'après la scène de la boutique – où la petite Emma découvrira sa propre attirance sexuelle qui éclaire tout autrement la première scène. *Ce n'est que cette ponctuation-là qui livre le sens*. Entendons-nous : il n'est pas question de faire d'Emma la *provocatrice* de l'incident (attentat), mais de pointer comment son désir y est engagé, d'autant qu'elle découvre elle-même *qu'elle y est retournée* et que ça lui a provoqué « *un état de mauvaise conscience oppressante*. »

Ce qui se passe, ce n'est pas que le refoulement fonctionnerait *dès le moment historique de la scène de l'épicerie* – à ce moment-là, *motus* – il y a seulement quelque chose de la jouissance, *hors langage* qui affecte le corps.

²⁰ Les clefs de la psychanalyse, entretien avec Madeleine Chapsal parue dans *l'Express*, le 31 mai 1957.

La scène avec les commis ne peut être comprise (interprétée) que par la remémoration / évocation de la scène de l'épicier. On est là dans une construction chronologique de mise au jour des traces, qui va se révéler insuffisante. Le trauma n'agit ici, on le voit, qu'*après coup*. Mais **réci-proquement**, ce n'est que la deuxième scène qui livre la clef de la première, dans cet effet de rétroaction signifiante qui préside à la logique du graphe ! Le temps de conclusion, le temps final, raconté en séance (à savoir son symptôme : ne pas pouvoir aller seule dans un magasin) renvoie directement à une scène (commis) qui a besoin, pour être comprise, d'être référée à une scène antérieure, restée, sans l'analyse, refoulée. Dans le temps inconscient, le souvenir était toujours « présent »... sous la forme d'associations *possibles* (rires, vêtements, etc.)... Mais, en tout état de cause, le trauma, c'est bien ce qui fait irruption du désir (et de la jouissance) d'Emma dans la scène de l'attentat : *comment expliquer le retour du refoulé ?* (dit Lacan²¹) *Si paradoxal que ce soit, il n'y a qu'une façon de le faire – ça ne vient pas du passé, mais de l'avenir.*

On a donc un symptôme qui *actualise* dans la séance [met au présent, met au temps de la séance] une scène S1 (commis) qui était *latente* [contenue dans l'histoire, sinon dans le récit] ; à ce titre, elle est bien *préconsciente*²²... Pour autant, *la psychanalyse ne saurait se concevoir simplement comme la prise de conscience de l'inconscient !*²³ Il y a là un mouvement de rétroaction qui détermine proprement la fin de l'acte analytique.

*L'analyste (dit Lacan) sait-il ce qu'il fait dans l'acte analytique ? [...] L'analyse est en effet une situation qui ne prend son appui que de la structure, à l'intérieur de laquelle rien ne peut s'énoncer que de l'ordre de ceci, que la structure commande. Rien ne peut donc y être saisi que de l'ordre de la répétition.*²⁴

Pour Green, la scène S2 (épicerie), celle de l'enfance et de l'attentat, apparaît dans un *temps second* – elle n'était *nullement présente* au moment de la remémoration ; « *on peut donc dire, dit Green, que le rapport S2-symptôme n'est pas conscient mais inconscient. L'idée à retenir est qu'il n'y a pas de lien direct entre le symptôme et le souvenir inconscient, celui-ci ne se révèle, après coup, que par l'intermédiaire du souvenir préconscient qui en permet l'accès.* »²⁵ Je voudrais insister sur la *nécessité* qu'il y a, pour Emma (comme

²¹ *Séminaire I*, p. 181.

²² De toute façon, on peut dire que tout ce qui *apparaît* est préconscient ; l'inconscient, comme tel, n'apparaît pas, mais ce sont les liaisons qui en portent sa marque ; c'est un système d'enregistrement de traces – (?) Cf. *Traumdeutung*...

²³ Cf. Christian Fierens, « L'inconscient et le temps », *Essaim*, 2012/2 n° 29, p. 139-152.

²⁴ *Le séminaire, livre XVI, D'un Autre à l'autre*, p. 348-349.

²⁵ Green, *op.cit.*, p. 22.

sujet) de *maintenir* hors de la conscience, cette liaison sexuelle ; elle existait, de manière *potentielle* **dès le début** (dès S2), mais de manière non consciente – et non comprise, si ce n'est sous cette forme de la jouissance du corps, hors langage – cette nécessité doit être reconstruite par l'analyse. *Au temps du symptôme* – qui condense tous les temps chronologiques – il ne reste que l'angoisse et la fuite (devant l'angoisse) comme trace de l'excitation sexuelle – et l'insistance de Freud sur le fait de l'évacuation de l'excitation sexuelle lors de la scène de l'épicier, qui ne devient *signifiante* que dans l'après-coup de l'assomption de la sexualité !

Pour moi, ce qui est important (sur le plan du temps), c'est que l'excitation sexuelle – qui ne devient consciente qu'en S1 (commis) – mais avec un effet d'après-coup – est reconstruite dès lors comme existant déjà en S2 (épicier) : si cette excitation n'avait pas été là, elle n'aurait pas pu fournir l'énergie nécessaire au symptôme ! C'est cette excitation sexuelle *coupable* lors de l'attentat qui est l'instigatrice, par le truchement des rires puis des vêtements, de l'angoisse puis de la fuite. La fin du raisonnement de Freud est claire là-dessus : « *l'élément perturbateur dans un trauma sexuel est manifestement la déliaison [l'excitation] sexuelle* » - et l'expérience apprend que justement, les *hystériques* sont particulièrement excitables sexuellement. (660-661) Pour Freud, bien plus que d'une chronologie, il s'agit d'une **logique** signifiante plus que temporelle. C'est avec cette logique qu'il reconstruit les éléments enfouis [refoulés].

Reprenons : comment agit le *trauma* et quelle est son articulation avec le temps de l'inconscient ? La question est bien de comprendre ce qui fait basculer entre l'*attentat* et la formation de symptôme. Si on suit Freud, on voit que c'est *l'apparition de la puberté*, c'est-à-dire (plus ou moins) l'assomption de quelque chose de son désir sexuel par Emma qui agit à ce niveau.. C'est ce fait qui rend la compréhension possible, mais alors aussi, *dans l'après-coup*, elle comprend aussi quelque chose de sa jouissance dans la première scène. C'est l'irruption de cette jouissance qui fait trauma – qui fait trou, ou encore, comme dira Lacan, *troumatisme* et ce pourquoi il lui faudra des mots qu'elle n'avait pas pour venir border – et dès lors atténuer la violence. Ce qui l'a laissée sans voix dans la première scène, c'est la question de son propre désir. Mais elle va en chercher le trait de jouissance de l'Autre (le rire de l'épicier) et l'accoler à un reste réel (les vêtements)²⁶. C'est l'assomption de son désir par le sujet qui va permettre de *comprendre* – de donner un sens – à ce qui n'était que jouissance hors langage. Il n'y a d'interprétable en analyse que la répétition ? Et c'est ce qui ici va précipiter le symptôme (la fuite) ; comme dit Lacan :

²⁶ Cf. Triol J., Esquisse d'une subjectivation, in *Éthique du désir* (coll.), De Boeck, Paris, 1999.

À quel détour ressortit l'éclosion d'une névrose ? À l'intrusion positive d'une jouissance auto-érotique, parfaitement typifiée dans les premières sensations plus ou moins liées à l'onanisme, qu'on appelle ça comme on voudra, chez l'enfant. Pour les cas qui tombent sous notre juridiction, c'est-à-dire ceux qui engendrent une névrose, c'est en ce point précis, au moment même où se produit la positivation de la jouissance érotique, que se produit corrélativement la positivation du sujet en tant que dépendance du désir de l'Autre.²⁷

Conclure

Voilà pourquoi votre fille est muette... mais comme on sait – comme le disait Lacan – l'essentiel est tout de même de la faire parler ! Je veux dire aussi que Freud se trouve là dans la position délicate de faire reconnaître la psychanalyse ; il est dans la position du chercheur. Mais *la psychanalyse n'est pas l'analyse de l'inconscient...* ni au sens de l'application d'un savoir ni d'une recherche exhaustive, mais au sens de pouvoir profiter de la béance de l'inconscient pour inventer une issue. La psychanalyse, c'est de pouvoir bouleverser suffisamment les choses (et la structure) pour qu'elles ne se referment pas sur une solution figée. *Le moment de conclure* est, en lui-même, un moment de création profitant de l'ouverture de l'inconscient.

Que nous apprend dès lors Freud à travers le bouleversement qu'il apporte dans la logique temporelle avec les questions du refoulement et de l'après-coup ? Ce qui est en cause ici, c'est le fondement de la psychanalyse comme nécessairement réfractaire à la fatalité d'une temporalité à laquelle il n'y a rien à faire.

Ce qui se passe avec/pour (?) Emma, c'est qu'il ne se poursuit pas simplement une *évolution* à l'intérieur d'une structure, mais bien une *effraction traumatique*, en deux temps, *de la sexualité* laquelle la fait passer de la position d'objet à la position de sujet – ce qui la reprojette comme sujet dans la première situation. Il n'y a plus seulement un Autre supposé savoir tout puissant, supposé Un surtout, c'est un Autre entamé qui nécessite que le sujet se repositionne, fondamentalement, quant à sa jouissance.

Ce qui s'est produit (et c'est ce qu'on est en droit d'attendre d'une analyse), c'est un changement, un bouleversement *signifiant*, non pas seulement *dans* la structure, mais *de* la structure. La structure, c'est ce qui permet de *comprendre* les choses comme immuables, sensées. Souvenons-nous de

²⁷ Lacan, *Séminaire XVI*, Paris, Le Seuil, p. 322.

l'homme aux loups²⁸ : il observe à un an et demi *la scène primitive*, un *coït a tergo* - etc. Cela correspond à l'idée qu'il se faisait, à ce moment, de la sexualité. Mais c'est dans l'*après-coup* de la découverte de la différence des sexes que le coït observé devient traumatique à la lueur de la découverte « seconde » - chronologiquement. C'est exactement ce qui se passe pour Emma : la scène de l'épicerie est reconstituée à partir de la découverte, lors de la scène des commis, de son désir. Au lieu d'avoir un savoir tout prêt, déjà là qui rend les choses compréhensibles, Emma se voit alors contrainte de *partir à la recherche d'une nouvelle compréhension*.

La « chance » de la psychanalyse – si je puis dire - c'est que les choses ne soient pas *figées* dans le temps. Ce qui se passe avec Emma, c'est l'effraction de la sexualité – et donc, au-delà de l'angoisse, la jouissance, l'horreur et la fuite : devant le réel ; comme *dans le rêve d'Irma* ! Comme dans la scène primitive de l'homme aux loups, etc. Tout, dans la séance est mis au présent, dans la synchronie d'un discours (archéologique) qui fait resurgir des traces ; mais l'acte analytique propose une bascule dans un mouvement diachronique qui *produit* le sujet : la scansion de la séance (l'interprétation), c'est la rupture avec le ronron, avec la jouissance du blabla. Elle réintroduit la diachronie par le forçage qu'elle opère qui n'est pas un forçage de maîtrise mais de l'articulation signifiante : dans ce bouleversement, Emma n'a pas seulement « compris » qu'elle est un sujet désirant, elle est surtout (devenue) un sujet responsable de son histoire. Il y a littéralement un changement de structure.

Dans la psychanalyse, tout se passe dans la coupure du temps, dans le *forçage* du temps ! On a donc ici une rupture, une *coupure* avec le *ronron* d'un récit d'une histoire à laquelle nous ne pouvons rien... sinon l'écouter. La scansion est donc la seule façon possible, non calculée, de rompre le ronron... *C'est tout au long d'une cure que la coupure opère (...) La coupure entre le signifiant et le signifié éclate le signe linguistique, non pas au sens où nous nous retrouverions soudain dans un pur monde de signifiants sans signifiés [...] mais au sens où un signifiant est employé pour une tout autre chose, en vue d'un tout autre signifié que son signifié canonique.* ²⁹

Pour finir, je laisserai le mot de la fin à Lacan, qui termine son séminaire sur *Le désir et son interprétation* par cette belle pirouette sur la valeur de la scansion de la séance :

« *Ce désir du sujet, en tant que désir du désir, il ouvre sur la coupure, sur l'être pur, ici manifesté sous la forme de manque. Ce désir du désir de*

²⁸ Cf. la remarque de Fierens Ch., « L'inconscient et le temps », *Essaim*, 2012/2 n° 29, p. 144.

²⁹ Fierens Ch., *op.cit.*, p. 149-150.

*l'autre (l'Autre), (...), à quel désir va-t-il s'affronter dans l'analyse, si ce n'est au désir de l'analyste ? C'est précisément ce pourquoi il est tellement nécessaire que nous maintenions devant nous cette dimension sur la fonction du désir. **L'analyse n'est pas une simple reconstitution du passé, l'analyse n'est pas non plus une réduction à des normes pré-formées**³⁰, [...], si je la comparais à quelque chose, c'est à un récit qui serait tel que le récit lui-même soit le lieu de la rencontre dont il s'agit dans le récit. [...]*

Est-ce que nous ne devons pas faire une part essentielle à ce qui se reproduit à la fin de chaque séance, mais à ce qui est immanent à toute la situation elle-même pour autant que notre désir doit se limiter à ce vide, à cette place que nous laissons au désir pour qu'il s'y situe, à la coupure ? À la coupure qui est sans doute le mode le plus efficace de l'intervention, et de l'interprétation analytique.

Et c'est pourquoi c'est une des choses sur laquelle nous devrions le plus insister, que cette coupure que nous faisons mécanique, que nous faisons limitée à un temps préfabriqué, c'est tout à fait ailleurs non seulement que nous la mettons effectivement. C'est une des méthodes les plus efficaces de notre intervention, c'est aussi une de celles auxquelles nous devrions le plus nous appliquer. [...]

[Ce qu'il s'agit de saisir,] C'est l'ouverture, c'est la béance sur ce quelque chose de radicalement nouveau qu'introduit toute coupure de la parole. Ici ce n'est pas seulement de la femme que nous avons à souhaiter ce grain de fantaisie ou ce grain de poésie, c'est de l'analyse elle-même. »

Restons-en là...

³⁰ C'est moi qui souligne, M. Dubois.